Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 38 (1909)

Heft: 18

Artikel: Débuts pédagogiques [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039411

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

I. A MARSILLENS

(Suite.)

29. Vagues aspirations.

Souvent, quand la nuit avait abaissé son voile sur la terre, cédant à l'irrésistible attrait du ciel étoilé, avide de jouir du parfum enivrant de la nature et des tièdes effluves des soirées de mai et de juin, je quittais mes quatre murs pour aller me promener devant l'école, sur la place qui était mon œuvre. Alors, sous la sombre voûte d'un ciel semé de myriades d'étoiles scintillantes, au milieu du silence solennel de la nature endormie, j'aimais à m'abandonner à mes rêveries de jeune homme. Bien que je fusse heureux à Marsillens et que j'y eusse réalisé la plupart de mes idées pédagogiques, surgissaient des profondeurs de mon âme de vagues aspirations prenant des formes toujours plus concrètes et qui me transportaient dans les régions lointaines, à d'immenses distances de la patrie, qui me paraissait trop étroite. Sur les ailes d'une féconde imagination, je me sentais transporté vers les immenses plaines de la Sarmatie et, comme dans un mirage vaporeux, je me voyais précepteur d'enfants dans une famille de voïvode russe. Mais le plus souvent, c'était la terre classique de la philosophie et de la pédagogie qui fascinait mon esprit. Dans ses éloquentes et magistrales leçons de pédagogie et d'histoire, Daguet nous avait communiqué l'enthousiasme de la pédagogie, de la pensée et du génie allemands; c'est donc vers l'Allemagne que se tournaient involontairement mes projets d'avenir. Plus d'une fois, je m'en étais confié à M. Daguet. Ce qu'il y avait de précis dans cet état d'âme, c'est que je n'aurais pu me résoudre à moisir dans une école de village.

Et cependant un lien secret et intime sembla, pour un moment, attacher indéfiniment ma destinée à Marsillens.

En arrivant dans cette localité, j'étais dans ma vingt et

unième année, l'âge où le cœur est peut-être le plus impressionnable et le plus accessible au sentiment de l'amour. En homme prévoyant et prudent, le curé, M. Veyron, voulut, dès le jour de mon arrivée à M., parer à toute fâcheuse éventualité et, de concert avec les autres membres de la commission scolaire, il émancipa toute une fournée d'élèves, filles et garçons, tous dans leur quinzième ou leur seizième année, tous mûrs pour l'émancipation. Il me rendit par là un signalé service; car les élèves les plus âgés d'une école rurale sont presque toujours un obstacle pour un nouvel instituteur, obstacle à la discipline, écueil dangereux contre lequel l'autorité d'un jeune instituteur fraîchement arrivé fait parfois naufrage. Si les élèves du cours supérieur sont indisciplinés ou que leur instruction ait été négligée, le nouvel instituteur n'y remédiera guère; si, au contraire, ils ont reçu une bonne instruction de leur ancien instituteur et qu'ils lui aient été attachés, ils seront pleins de préventions contre son successeur et se montreront rétifs à ses leçons et à la nouvelle discipline; bref, ils lui feront, de propos délibéré, toutes sortes de misères, qui compromettront et la discipline générale et l'autorité du maître. Enfin, si, avec cela, un jeune instituteur n'est pas à la hauteur de sa tâche, il sera infailliblement perdu d'autorité. Dans ces trois cas, il est donc du plus grand intérêt de l'instituteur et de toute l'école d'être débarrassé dès l'abord des élèves les plus âgés, qui constituent un danger pour la bonne tenue et la prospérité de l'école.

Or, parmi les élèves émancipés au début de mes fonctions se trouvait une fille pouvant être dans sa seizième année. Elle se distinguait par sa taille svelte, la beauté et la douceur de ses traits, par la grâce de son port et la modestie de ses manières, par des yeux bleus où brillait une candeur angélique. Enfin c'était une de ces apparitions dont le charme captive les cœurs dès l'abord et, avec d'autant plus de force qu'elles n'en ont pas conscience elles-mêmes. Elle s'appelait *Mariette, Mariette de la Côte*. Il n'y a donc rien d'étonnant que je conçusse pour elle, sans même m'en apercevoir, non une passion violente, mais un amour qui vous remplit d'une douce ivresse. C'était, chez moi, un amour tout platonique, que je me gardais bien de trahir à Mariette quand, par hasard, je la rencontrais.

Cependant l'amour est comme un fluide sympathique, qui se communique malgré notre volonté à celui ou à celle qui en est l'objet; Mariette devinait instinctivement ce qui se passait dans mon âme, et moi, j'avais l'intuition qu'elle n'y était pas indifférente. Toutefois on en resta là jusqu'à la troisième année de mon séjour à M.

Quelques semaines avant la distribution des prix, j'avais acheté pour Mariette un beau livre de prières, élégamment relié. La rencontrant un jour sur le chemin, je la priai de venir me voir à l'école. Elle y vint et sa présence me combla d'un bonheur inexprimable. Dans mon embarras et ma gaucherie, je ne sais plus ce que je lui dis; elle, de son côté, rougissait et baissait les yeux. Enfin, je lui remis son cadeau, qui sembla lui causer une rare joie; puis, elle s'éloigna avec la timidité et la légèreté d'une gazelle.

Tout épris de cette innocente colombe, j'aimais à errer dans la campagne et surtout au bord d'un ravin qu'on appelait la Côte de la Mottaz, non loin de la demeure de Mariette. Ainsi, vers le soir d'une splendide journée du mois de juin, je m'étais assis au haut de la Mottaz pour mieux jouir du coucher de « l'astre brillant du jour », et au bas de laquelle paissaient tranquillement quelques génisses faisant entendre le monotone carillon de leurs sonnailles. J'éprouvais une véritable volupté à me plonger dans les œuvres de la création et à m'identifier avec elles. Rien de plus naturel qu'au milieu de cette rêverie Mariette apparût à mon imagination dans une auréole d'idéale beauté.

Chose étrange, elle m'inspira les strophes suivantes que j'improvisai là-haut, les seules que j'eusse faites de ma vie : espèce de veine poétique qui mourut en naissant.

Sur la côte de la Mottaz.

(Le soir du 5 juin 186...)

Délicieux coteau
Qu'ombrage l'arbrisseau,
Qu'embellit la nature
De sa riche parure,
Que j'aime à voir tes fleurs
Aux brillantes couleurs,
Emaillant par milliers
Tes rapides sentiers !

Que j'aime le murmur
Du ruisseau frais et pur,
Dont les ondes limpides,
Folâtres et timides
Roulent capricieuses
Dans les voies sinueuses
Que masquent l'églantine,
Le saule et l'aubépine !

Que j'aime les génisses,
Qui broutent, qui bondissent
Dans la fraîche rosée
Qu'apporte la soirée !
J'aime entendre la taure
Qui rappelle l'aurore
De ses mugissements
Plaintifs et languissants.

Assis près des buissons,
A l'ombre du feuillage,
Que j'aime le ramage
Des petits oisillons !
En leur voix sainte et pure,
Ils publient tous en chœur
Les cieux et leur Auteur,
Le Dieu de la nature.

Et quand l'astre du jour
A terminé son cours,
Quand le ciel azuré
De saphirs est semé,
Morne, triste et rêveur,
Pour chercher du bonheur,
Au val rempli de charmes,
Au vallon plein d'appas,
Seul, je porte mes pas.

Là, j'erre, loin du bruit,
Près du ruisseau qui fuit,
Dont le doux bruissement
Me berce mollement.

Mais alors
Que tout dort,
Le long de la haie sombre,
Mon cœur croit voir une ombre.
Ah ! n'est-ce pas Marie,
Délice de ma vie ?
Non, vaine illusion
Que détruit ma raison !
Ce n'est que l'ombre, hélas !
De cell' qui dort là-bas.

Allons, mon pauvre cœur,
De douleur oppressé,
Cherche ailleurs le bonheur
Tu seras consolé.

Vers les monts éternels,
Séjour des immortels,
Elevons donc nos yeux,
Nos soupirs et nos vœux !

« Oh ! mon Dieu ! ô bon Père !
« Ecoute la prière
« D'un pauvre et faible enfant.
« Soutiens de ton regard
« Mon pas trop chancelant.
« Ne permets pas que je m'égare
« Loin du sentier étroit et épineux
« Qui seul conduit aux cieux ! »

Nos plantes médicinales

(Suite et fin)

Famille des Conifères.

If *(Taxus baccata L.)*. If à baies, Aiche, Erthi. — Livré à lui-même, l'If atteint une hauteur d'environ 10 mètres. La tige est rougeâtre, l'écorce raboteuse ; le bois très dur, d'un rouge orangé, est précieux pour l'industrie. Les feuilles sont semblables à celles du sapin argenté, mais d'un vert gai, un peu plus large et plus mince, très rapprochées et rangées sur deux côtés opposés. Fruit : une fausse-baie, rouge, de la grosseur d'une petite cerise.

Bois des montagnes, çà et là ; pas fréquent. La Tine, les Combes près Gruyères, les Chets et les Douves sur Albeuve, sur Botterens, vallée de Charmey.

On a répandu beaucoup d'idées erronées au sujet de l'arbre qui nous occupe : on a prétendu que son ombre même pouvait donner la mort. Il est vrai que la plupart des gens peuvent séjourner impunément au milieu des ifs, mais il n'en est pas moins exact que chez certaines personnes, les émanations qui s'en dégagent peuvent, à la longue, produire des accidents. Ses feuilles sont un poison pour les chevaux, les ânes, les moutons et les vaches, et il est à remarquer que ces animaux ne les mangent guère que pressés par la faim.